



RENCONTRE

BELGIUM.
National Road #01.
Near Mechelen, 1988

Le paysage urbain est au cœur de la réflexion d'Harry Gruyaert. Routes, panneaux lumineux, automobiles, signalisation... Il utilise le vocabulaire de la ville comme prétexte pour faire vibrer les tons et agencer les formes.





Les couleurs superlatives de Harry Gruyaert

Depuis plus de cinquante ans, le photographe belge dessine les contours du monde en couleurs. De l'Irlande au Maroc, de la Russie aux États-Unis, ce voyageur insatiable traque le pastel bleu pâle d'un bord de mer, les reflets ocre d'un désert ou les néons rouges d'une ville. Rétrospective aux Pays-Bas.

Par Laurène Flinois





RENCONTRE | HARRY GRUYAERT

**Qui est Harry Gruyaert ?**

Pilier de la couleur et de l'agence Magnum, l'artiste est devenu, depuis une quarantaine d'années, l'un des photographes les plus célébrés dans le monde. Dialogue entre les ombres et la lumière, les petites histoires et les grands espaces, son travail explore la notion de solitude universelle et prône un rapport sensoriel à la photographie. Il est représenté par les galeries Magnum Photos (Paris) et Fiftyone (Anvers).

1941 Naissance à Anvers.

1969 Premier voyage au Maroc.

1974 Exposition «TV Shots» à la galerie Delpire, à Paris.

1976 Premier voyage en Inde et Prix Kodak de la critique photographique pour sa série au Maroc.

1981-82 Devenir membre de l'agence Magnum.

2015 Rétrospective à la Maison européenne de la photographie, à Paris.

2019 Exposition à l'Hôtel des Arts de Toulon, dans le cadre du Grand Arles Express.

Lorsqu'il nous reçoit dans son petit studio du XI^e arrondissement parisien, on se dit que ce grand flamand à l'esprit en perpétuel mouvement doit s'y sentir à l'étroit. La lumière y est pâle, mais l'endroit propice à un autre tête-à-tête avec ses images, plus minutieux : celui du tirage et de la conception de ses livres, où la photographie prend enfin corps. Le contraste avec la prise de vue, qu'il décrit comme une «bagarre avec la réalité, une sorte de transe» y est saisissant. Pour comprendre cette lutte, il faut l'observer dans le documentaire que lui consacre le cinéaste Gerrit Messiaen (*Harry Gruyaert, photographe*). On le voit danser d'un pied sur l'autre dans un tram, happé par le rivage qu'il mitraille, indifférent aux voyageurs. Amateur d'angles inattendus, de scènes de rue et d'horizons lointains, Harry Gruyaert est avant tout un solitaire de l'image.

À l'instar des Américains Stephen Shore, William Eggleston ou encore Joel Meyerowitz, il fait partie de ceux qui ont réussi à imposer la couleur en photographie. Un choix audacieux à une époque où les artistes ne juraient que par le monochrome. Sans aucune prise de position : «La couleur était simplement plus naturelle et plus amusante que le noir et blanc, qu'on voyait déjà partout. Toutes les images qui m'intéressaient étaient en couleurs, la peinture, la télévision, les films.» Mais pour devenir ce maître coloriste que l'on connaît aujourd'hui, il lui aura fallu fuir le ciel gris et bas de sa Flandre natale.

Né à Anvers en 1941, il grandit à l'étroit au sein d'une famille catholique stricte, où la figure patriarcale est écrasante. «Il y avait d'abord Dieu, puis le pape, et mon père», dit-il. C'est néanmoins ce père tout-puissant, employé chez Gevaert (une société belge qui fabriquait des pellicules et du papier), qui l'éveille à la discipline en l'initiant aux procédés photographiques et filmiques. «À la maison, nous étions entourés de Reflex et de films 16mm, mais

pour mon père la photographie n'était pas très sérieuse, il s'imaginait que c'était le genre de métier où on avait des maîtresses!» Très tôt, le jeune Harry sait que son salut passera par l'image. Ses études le mènent à Bruxelles, où les cours magistraux l'intéressent moins que les salles obscures. Il y découvrira les films néoréalistes italiens et Michelangelo Antonioni, dont il admire les silences et l'esthétique picturale. C'est la tête pleine de ces images qu'il arrive à Paris, où il rêve de rencontrer ceux qu'il admire : François Truffaut, Agnès Varda... La Nouvelle Vague française a cet attrait de l'aventure et ce goût de la spontanéité qui l'attirent, mais le cinéma demande des moyens et des connexions que le jeune Flamand n'a pas. Porté par les images de Richard Avedon et Irving Penn, il s'essaye alors à la photographie de mode, sous l'égide de Peter Knapp. Le directeur artistique du magazine *Elle* a du flair, et voit en lui un «petit Saul Leiter», collaborateur régulier pour *Harper's Bazaar* et pionnier de la photo de rue en couleur. Comme lui, Harry Gruyaert s'intéresse davantage aux décors qu'aux modèles. Assistant d'un jour de William Klein et et après une brève rencontre avec Jeanloup Sieff, deux personnalités aux antipodes mais qu'il reconnaît dans leurs photos – l'Américain brutal d'un côté, l'Européen délicat de l'autre –, il comprend que «ce qui compte, c'est d'être soi-même».

Une «spontanéité animale»

En 1963, l'éditeur Robert Delpire – qui a déjà publié *les Américains* de Robert Frank – le prend sous son aile et lui confie plusieurs commandes. Sa carrière est lancée, mais le photographe ressent l'envie de poser son regard ailleurs, et plus loin. La révélation aura lieu lorsqu'un ami lui propose de réaliser la brochure d'une croisière de Marseille à Casablanca. Comme pour d'autres artistes avant lui, de Delacroix à Matisse, la couleur sous le soleil de l'Orient le fascine. «Je suis tombé amoureux du Maroc comme j'aurais pu tomber amoureux d'une femme.» Pendant deux décennies, entre deux commandes commerciales, il parcourt dans son bus Volkswagen les villes et campagnes du Haut Atlas, des côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Là-bas, Gruyaert touche à l'équilibre entre le paysage, la lumière et ses habitants. La nature et les hommes s'y accordent comme par magie, comme dans une peinture flamande. En sortiront deux ouvrages, dont les vagues de chaleur abritent la pudeur des gens.

Autre choc visuel, en 1976, à l'occasion du tournage d'un documentaire en Inde. Le désordre et l'orgie de couleurs sont tels qu'il quitte l'équipe pour poursuivre seul son voyage. «Il n'y a rien de pire que de manquer une bonne occasion : la photo n'attend pas.» Il y perdra en chemin son téléobjectif, incident heureux qui, en abolissant la distance, bouleversera son rapport aux autres. «Le plus important pour moi, c'est l'inattendu et cette rencontre qui transformera l'image en histoire.» Comme au Maroc, avec cette photo de femme qui se lève pour partir et ne pas être photographiée. En se retournant, «elle me fera malgré elle le cadeau fantastique de cet enfant dont je ne soupçonnais pas l'existence, accrochée à son dos». Ce «moment décisif» qui fait le sel de la photo de rue, il parvient à le figer aussi bien dans le désordre tumultueux de New Delhi que sur l'ombre portée du soleil couchant dans un hall d'aéroport.

Étudiant à Bruxelles, Harry Gruyaert découvre les films néoréalistes italiens et Michelangelo Antonioni, dont il admire les silences et l'esthétique picturale.

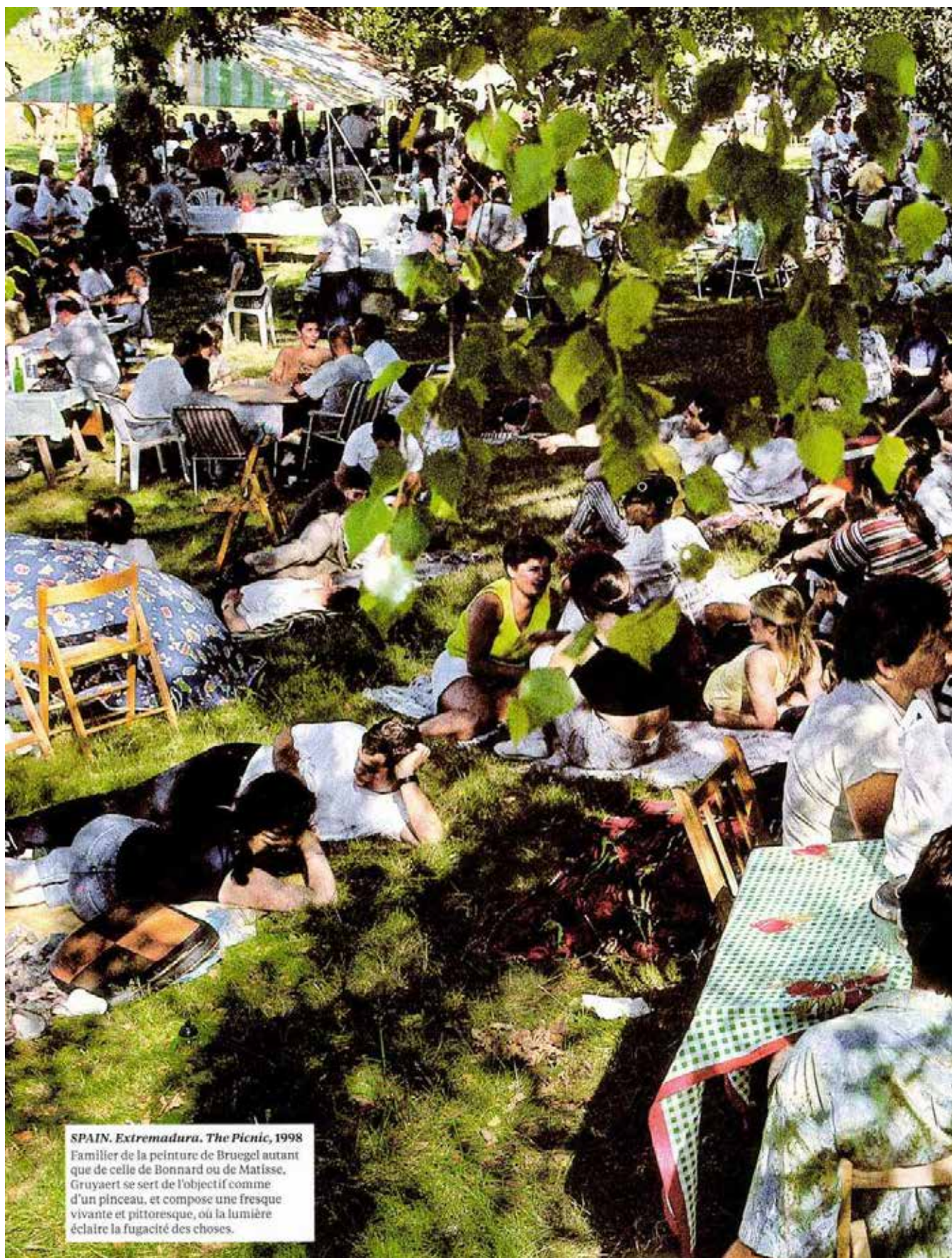


CI-DESSUS
USA. Nevada.
Las Vegas.
Caesar's Palace
Hotel, 1981

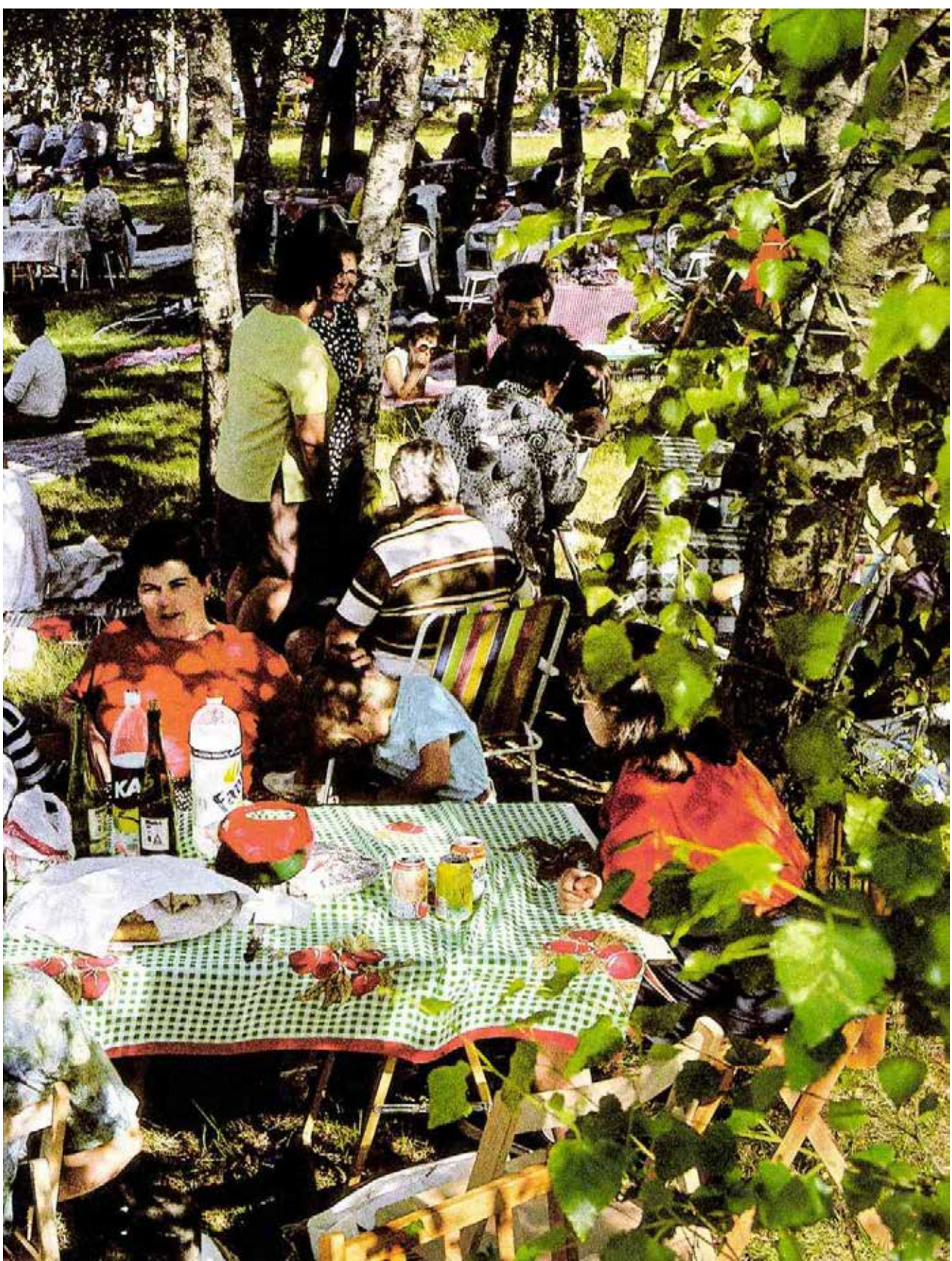
En 1982, Gruyaert explore l'Ouest américain, qu'il photographie à la lumière du soleil brûlant. Au-delà de l'apparente liberté, c'est la solitude des gens qu'il capture, comme une promesse non tenue.

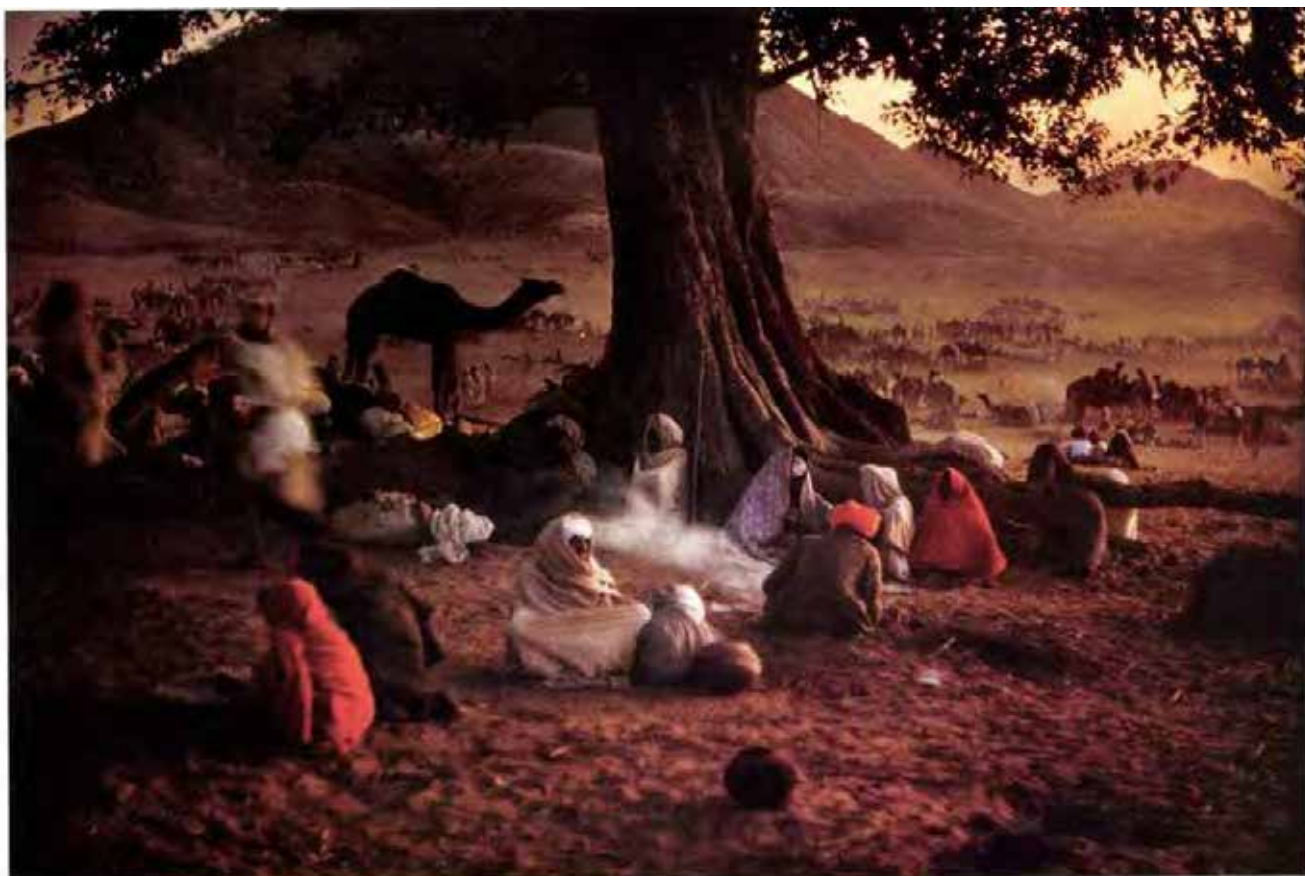
BELGIUM. Boom.
Waterloo Battle
Commemoration,
1988

Visages engloutis et personnages posés dans l'ombre. Rouge aussi rouge que possible, noir intense et jaune claquant. Ici, les objets, qu'ils soient humains ou non, s'ordonnent comme par magie.



SPAIN. Extremadura. The Picnic, 1908
Familiar de la peinture de Bruegel autant que de celle de Bonnard ou de Matisse, Gruyaert se sert de l'objectif comme d'un pinceau, et compose une fresque vivante et pittoresque, où la lumière éclaire la fugacité des choses.



**INDIA.
Rajasthan,
Pushkar, 1976**

Cette photo est une des premières qu'il réalise en Inde. Il y perdra tout repère, et dès lors n'aura de cesse d'explorer ce pays complexe, qui «impose une remise en question permanente».

François Hébel, ami de longue date et commissaire de sa rétrospective en 2015 à la Maison européenne de la photographie, parlera de cette «spontanéité animale» qui l'habite. Harry Gruyaert a besoin de faire des photos de tout, tout le temps. Sans jamais chercher à conceptualiser, ni couvrir un sujet. Il se méfie d'ailleurs de la presse et de l'exigence de la double page. Une posture qui lui vaudra les foudres d'une partie des membres de l'agence Magnum lorsqu'il intègre le prestigieux collectif photojournalistique en 1982, mais au sein duquel il finira par trouver sa place.

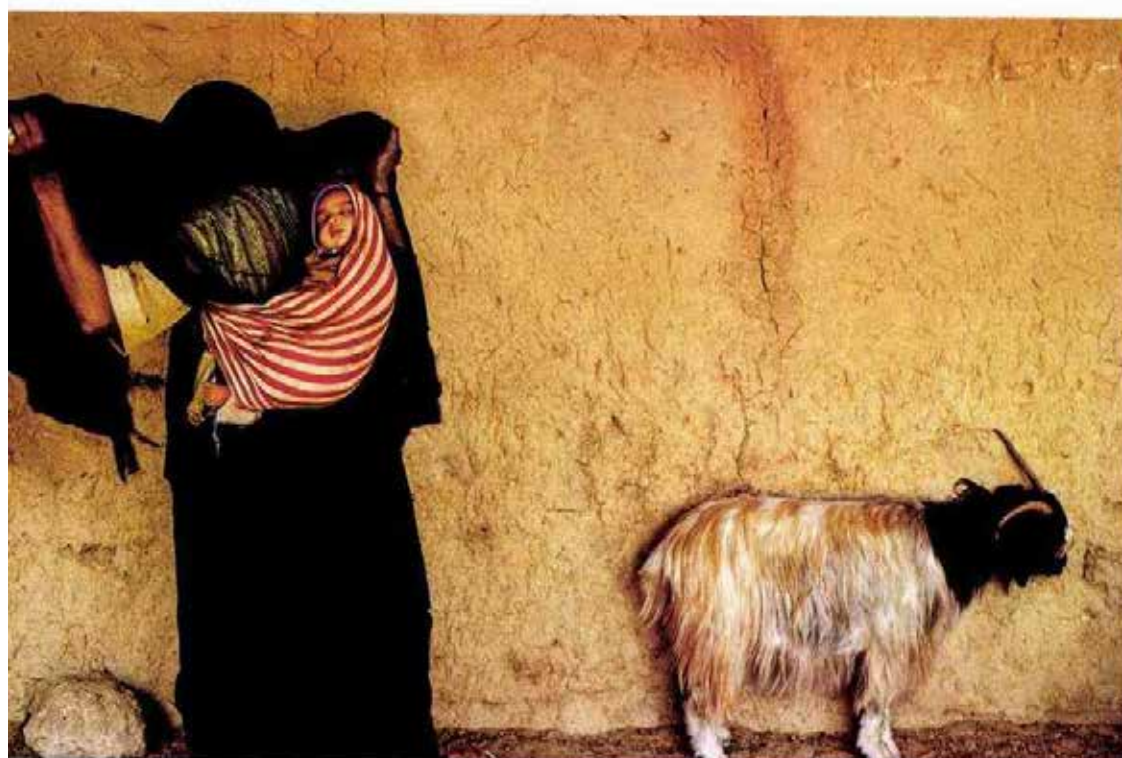
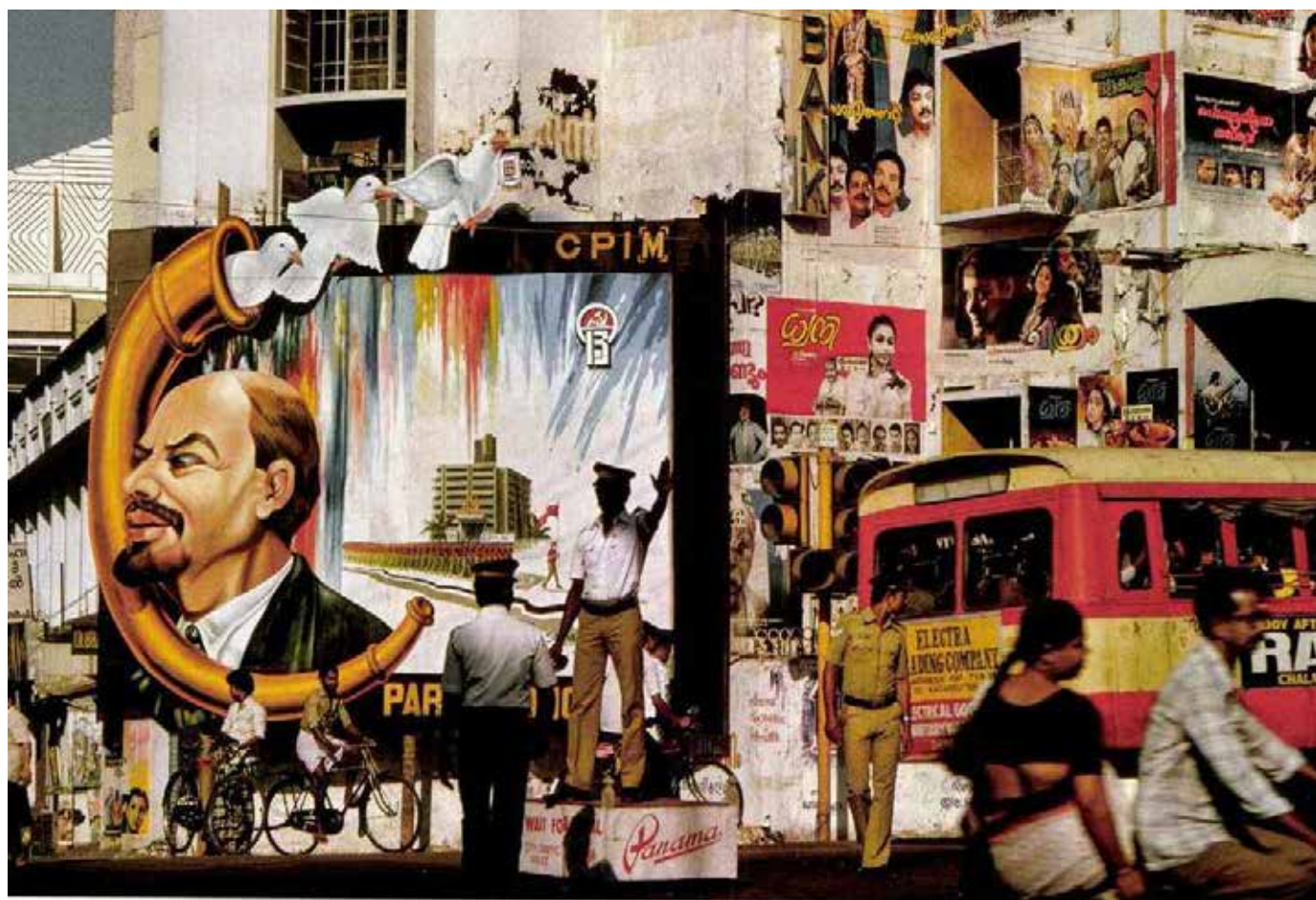
«La beauté de la laideur»

Photographe de l'instinct et de l'Instant, Gruyaert documente pourtant malgré lui. En témoigne sa série à l'atmosphère saturée du Las Vegas de la fin des années 1980, qu'il fait dialoguer avec la palette essoufflée d'une Union soviétique chancelante. Précieux document chromatique et sensible d'une époque. «Par accident», insiste-t-il. La seule digression admise dans sa quête de l'esthétique pure aura lieu à Londres en 1972, lorsqu'il découvre la télévision cou-

leur. Il y voit une source d'aliénation prophétique et tente de figer, à la manière d'un Nam June Paik, l'essence d'un quotidien vulgarisé, sans nuance. Pendant plus d'un an, il capture l'écran armé de son appareil photo. «C'était comme faire du reportage dans la rue, mais depuis ma chambre.» En résulte la série *TV Shots*, qu'il expose chez Delpire deux ans plus tard, sous forme d'immenses affiches aux couleurs stridentes et au pointillisme assumé.

Le pop art est passé par là, qui a fait du banal un terrain de jeu artistique. Un bouleversement des valeurs qui lui permettra de se tourner de nouveau vers la Belgique, et d'apprécier la «beauté de la laideur» de ce pays où tout lui semblait gris. «J'ai pu y travailler car je n'y vivais plus, j'y étais devenu étranger.» Il y suit le calendrier des fêtes locales, processions religieuses et carnivals, sources inépuisables de faciès rugueux et de reflets pittoresques. En noir et blanc au début, la couleur y apparaît au milieu des années 1970 et électrise ce quotidien qu'il avait fui. Il flotte dans les photos de son pays d'origine, réunies en 2000 dans un ouvrage devenu culte, *Made in Belgium* (éd. Delpire), un parfum d'enfance oubliée, une cacophonie de joie et de solitude. Dix-huit ans plus tard, il décide d'inclure dans l'ouvrage (édité sous le titre *Roots* par Xavier Barral et aujourd'hui épuisé) ses premiers petits formats monochromes. Les visages y sont davantage présents que dans ses autres séries, où les personnages croisés ne sont le plus souvent que des éléments de décor parmi d'autres. Même constat lorsqu'il photographie sa famille: le noir et

«L'orgie des couleurs de l'Inde.»

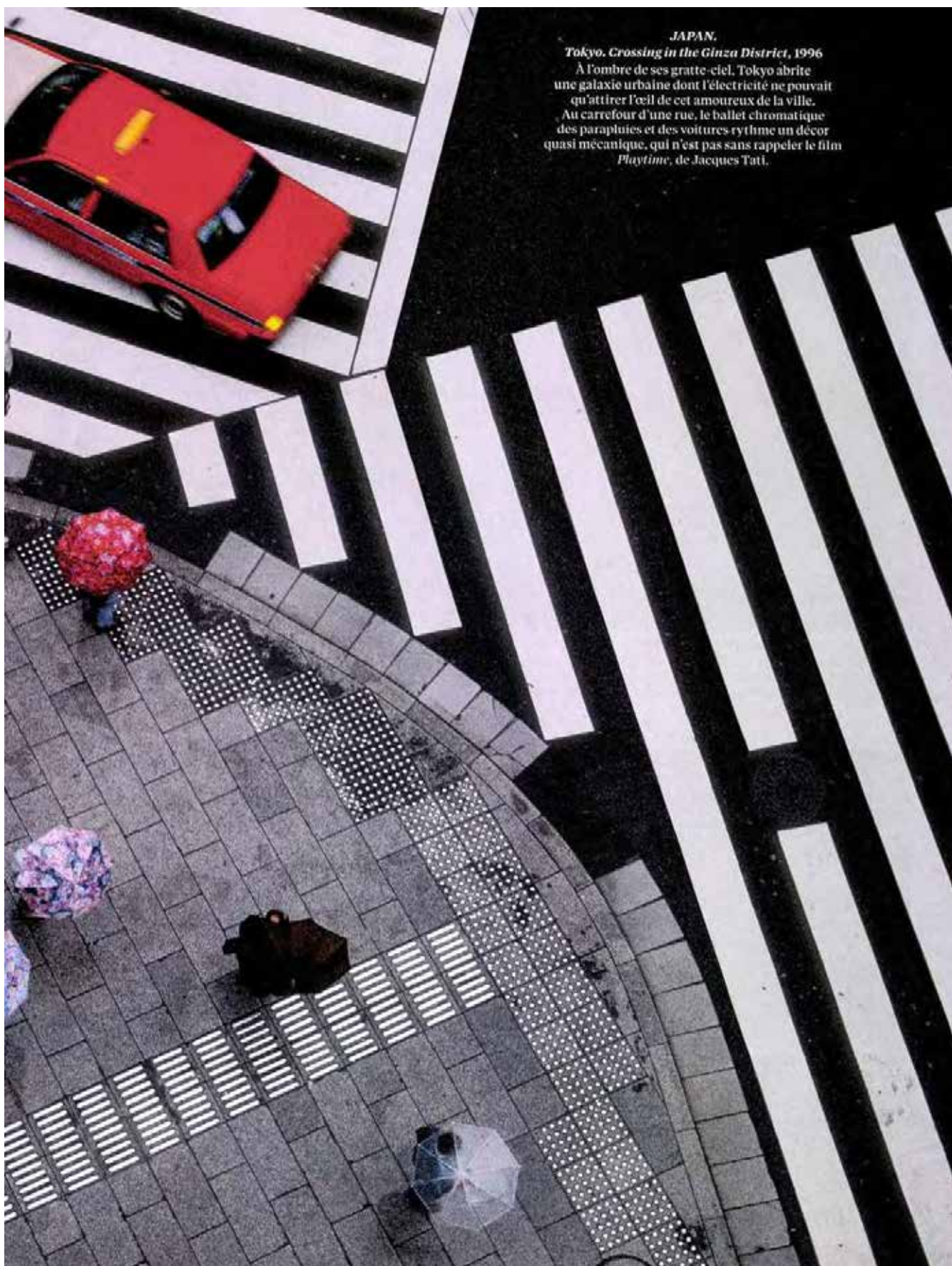


CI-DESSUS
INDIA.
Trivandrum.
**National
Communist
Party Congress,**
1989

«Il y a en Inde une énergie qui naît d'une impression de constant chaos.» Sans tomber dans l'exotisme facile, Gruyaert dresse un tableau contrasté de ce pays en tension, entre modernité et tradition.

MOROCCO.
Erfout, 1986
Au Maroc, le sujet devient la texture d'un mur ou la matière d'un tissu, et la quête, celle de l'imprévu. Comme ici avec cet enfant endormi qui s'offre à lui, par accident.





JAPAN.

Tokyo. Crossing in the Ginza District, 1996
À l'ombre de ses gratte-ciel, Tokyo abrite
une galaxie urbaine dont l'électricité ne pouvait
qu'attirer l'œil de cet amoureux de la ville.
Au carrefour d'une rue, le ballet chromatique
des parapluies et des voitures rythme un décor
quasi mécanique, qui n'est pas sans rappeler le film
Playtime, de Jacques Tati.



BELGIQUE. Flanders. Double exposure. 1975

Depuis ses débuts, Harry Gruyaert travaille en couleurs mais, pour la Belgique, le noir et blanc lui paraît une évidence, révélant avec plus d'intensité la grisaille de son pays d'origine. Sans s'interdire de jouer avec l'ambiguïté des apparences et des effets de transparence. Comme ici où il superpose deux images l'une sur l'autre, faisant flirter l'ordinaire avec le cocasse.



GERMANY. Munich. Olympic Games TV Shots, 1972

Avec la série néo-pop TV shots, étonnant zapping photographique, il martyrise les couleurs de soap operas ou de concours de danse, mais aussi des Jeux olympiques de Munich ou de la mission Apollo 13, diffusés en direct. Parasité, sectionné, le récit devient absurde et questionne notre quotidien, comme un spectacle sans fin.

blanc, «plus intellectuel et abstrait», est la lumière de l'intime. «Sinon la couleur prend le dessus, inexorablement, et le sujet a tendance à disparaître.»

Fidèle disciple des pellicules Kodachrome dont il apprécie la matière brute et l'intensité, mais qui disparaissent en 2010, Harry Gruyaert saura tirer parti de l'avènement du numérique. Les nouvelles techniques d'impression lui permettront de redécouvrir toutes les subtilités fixées sur le film. Comme Bonnard, qu'il admire pour sa ténacité à ne jamais être satisfait et qui allait jusqu'à retoucher ses peintures dans les musées. À l'aube de ses 80 ans, ce sont désormais les installations vidéo qui lui permettent d'aller au bout de ses exigences, et de construire son récit autrement, pour une «autre lecture, plus complète». L'occasion pour cet éternel amoureux du cinéma d'explorer enfin le lien entre photographie et septième art. Dans les projections de ses séries en Belgique ou au Maroc, réalisées en collaboration avec Valéry Faïdherbe, la musique du compositeur belge Tuur Florizoone exprime toute la palette de ses couleurs organiques, sans tomber dans l'écueil de la superposition sans motif. Le plus touchant restera le petit film *Growing Up*, dans lequel il associe les photos en noir et blanc de ses filles qui grandissent aux bruits du quotidien et aux éclats de rire de l'enfance. Preuve en est qu'au-delà de ses talents de coloriste, Harry Gruyaert a surtout le don de l'émotion et de la banalité sereine. ■

**BELGIUM. Ostend. 1988 [détail]**

Les rivages n'appartiennent à personne, mais le coloriste belge parvient à capturer l'essence de ces paysages entre ciel et mer, sublimes par les rayons du soleil qui transpercent des horizons chargés de nuages bas. On y touche la mélancolie des premières heures comme des derniers feux du jour, au bord du monde.

Pour aller plus loin**■ CINQUANTE ANS DE CARRIÈRE EN 120 CLICHÉS**

Pour cette première exposition monographique aux Pays-Bas, le Museum Helmond déroule le tapis rouge au maître de la couleur. Répartis sur 1000 m², plus de 120 clichés éclairent cinquante années de carrière et autant de voyages. Des plages de la baie de Somme aux rues de New Delhi, la part belle est faite aux territoires et sujets de prédilection du photographe: les jeux d'ombres et de lumière, les perspectives et les pulsations chromatiques des paysages du monde entier, qui se visitent comme autant de fenêtres graphiques et colorées. Le musée néerlandais achève ce parcours avec la projection du documentaire *Harry Gruyaert Photographer* et de trois films consacrés à ses séries *Made in Belgium*, *Last Call* et *Irish Summers*. L'occasion de découvrir d'autres facettes de ce passionné de cinéma.

«**Harry Gruyaert**» jusqu'au 19 septembre • Kunsthal Helmond
F.J. van Thielpark 1 • Helmond • Pays-Bas • +31 492 587716 • museumhelmond.nl

■ DERNIERS TITRES PARUS

India (2020) • éd. Atelier EXB • 208 p. • 45 €
Last Call (2019) • éd. Textuel • 96 p. • 39 €
Rivages (2018) • éd. Textuel • 144 p. • 45 €
East/West (2017) • éd. Textuel • 160 p. • 65 €
Maroc (2013) • éd. Textuel • 120 p. • 69 €

■ À VOIR

Harry Gruyaert Photographer
The Work and Life of a Pioneer
in Color Photography
Documentaire de Gerrit Messiaen (2019)
DVD • Dalton Distribution • 15 €

Un beau diaporama à voir et à revoir
sur BeauxArts.com